

# Le sacre d'une littérature palimpseste ?

« Écrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir. »

Gilles Deleuze

## Introduction

Il y a près d'un siècle que l'on interroge une essence de la littérature non plus sur le seul plan temporel, historique, mais également spatial. On le sait depuis Blanchot, depuis Genette, parler d'un espace littéraire dépasse la simple question de représentation, de la métaphore géométrique qui permettrait de mieux se saisir d'un objet mouvant, pour toucher à la définition même de la littérature. C'est par sa spatialité que celle-ci peut le mieux se manifester comme *étant* global, multiple, et décentré, dans une matérialité que Genette résume en ces mots :

Le dernier mode de spatialité que l'on peut évoquer concerne la littérature prise dans son ensemble, comme une sorte d'immense production intemporelle et anonyme. ... La bibliothèque : voilà bien le plus clair et le plus fidèle symbole de la spatialité de la littérature. La littérature tout entière présentée, je veux dire rendue présente, totalement contemporaine d'elle-même, parcourable, réversible, vertigineuse, secrètement infinie<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, la sphère numérique oblige d'entrée de jeu à réinscrire la littérature dans une spatialité nouvelle, d'autant qu'Internet ne cesse de se penser en termes de lieux, de cohabitation, de navigation et de réseau. En partant de l'acquis que la littérature numérique n'est pas une simple transposition, sur un plan virtuel, d'une spatialisation déjà existante, mais qu'elle entraîne un réaménagement, un positionnement inédit dans l'espace numérique, il nous faut dès lors nous pencher sur sa possible redéfinition. Reprenons Genette. Si les rayonnages d'une bibliothèque symbolisent la littérature rendue présente, comment la bibliothèque électronique, en quittant le modèle de l'étagère pour celui de l'hyperlien, le modèle du livre pour celui du texte, et de la page pour celui du flux, questionne-t-elle, par des inscriptions nouvelles, l'idée de littérature ? Sans prétendre apporter de réponse frontale et exhaustive à cette question – dont l'intérêt, d'ailleurs, porte probablement plus sur l'heuristique qu'elle engage –, nous traiterons aujourd'hui des modalités d'une littérature numérique, connectée et déterritorialisée, qui se met à jour dans toute son intertextualité.

## 1. Inter-net et hypertextualité

La terminologie du numérique modèle d'emblée sa spatialité. L'« Inter-net » implique des interconnexions de réseaux, au travers desquelles il est possible de naviguer par des « liens », qui mènent eux-mêmes à des « hypertextes ». Si l'hypertexte est aujourd'hui la marotte quasi paradigmatique de notre culture numérique, il illustre parfaitement le point de départ de notre réflexion. Ted Nelson pose le néologisme en 1965 pour définir un réseau de documents littéraires interconnectés, de telle sorte qu'il serait impossible de le représenter sur un support papier. Dès son origine, l'hypertexte s'affirme donc à la fois dans sa nature littéraire et dans sa rupture avec une figuration linéaire du texte. Or, cela est

---

<sup>1</sup> Gérard Genette, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p.47-48.

désormais très connu, c'est ce même néologisme que choisit Genette dix-sept ans plus tard pour définir en critique littéraire « tout texte dérivé d'un texte antérieur par transformation simple ou par transformation indirecte<sup>2</sup> ». L'hypertexte acquiert donc deux acceptions quasi simultanées et *a priori* dissociées, l'une en informatique, l'autre en critique littéraire, mais qui révèlent bien sûr la résonance déjà latente entre deux champs. Suffisamment d'études ont déjà été écrites à ce sujet pour que nous nous permettions ce simple rappel ; mais force est de noter, dès l'origine du numérique, la volonté de dépasser un modèle-livre qui, pour la critique littéraire elle-même, ne suffit plus à contenir le texte. Et c'est à cette double configuration que Jean Poyeton répond lorsqu'il pose en 1996 l'hypertexte comme « un texte modulaire dynamique, lu de manière non-séquentielle, non-linéaire, composé de 'nœuds' ou fragments d'information, qui comprennent des 'liens' associés à d'autres nœuds<sup>3</sup> ». En changeant de référent culturel, en passant du volume imprimé à l'hypertexte, la littérature numérique s'inscrit *ipso facto* dans un espace multidimensionnel, qui spatialise l'interconnexion des textes et matérialise par hyperlien leur relation de coprésence.

Par-delà l'hypertextualité de Genette, qui se cantonne au cas des dérivations textuelles, la coprésence des textes peut en outre être élargie à toute situation d'intertextualité (citations, réécritures, imitations, allusions, emprunts variés) qui suppose que « tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes<sup>4</sup> ». Les théorisations de l'intertextualité nous semblent importantes en ce qu'elles manifestent, dès les années 1960, le besoin éprouvé par une certaine critique littéraire de rompre avec l'image d'une œuvre fermée sur elle-même pour la réintégrer au cœur de ses interactions textuelles. Or, les différentes initiatives d'édition et de recherche en humanités numériques littéraires tendent, d'une certaine manière, à réaliser cette conception. Ainsi voit-on affleurer de nombreux projets voués à éditer le texte en le replaçant dans son environnement hypertextuel, soit en rendant apparents ses différents processus de réécriture, soit en renvoyant par hyperliens à des fragments de textes sources qui s'y trouvent en filigrane<sup>5</sup>. À ce titre, la recherche numérique vient enterrer une autarcie du texte en faisant apparaître, dans le même espace, ceux qui l'ont précédé et qui sont convoqués plus ou moins implicitement. Tout le système textuel qu'un texte active surgit à la surface et se donne sur un même plan. En faisant entrer son archéologie dans un nouveau régime de visibilité, le numérique sacre plus que jamais l'idée d'une littérature interconnectée.

## 2. Une mise à plat réticulaire

De cette manière, nos pratiques de chercheur numérique conduisent à l'évolution de notre modélisation de la littérature – une évolution que la critique littéraire du XX<sup>e</sup> siècle pressentait déjà avant la généralisation de l'informatique. Avec le modèle du livre, c'est celui de l'arbre généalogique qui est récusé dans la mesure où il figure une juxtaposition chronologique des textes, qui oblitère aussi bien l'aspect multivoque que non-linéaire de l'intertextualité. En bref, le numérique fracture une représentation verticale et généalogique de la littérature telle que l'histoire littéraire tendait à la bâtir dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce constat, nous le réalisons empiriquement dès lors que nous cherchons à spatialiser l'intertextualité au regard de ses dynamiques, autrement dit, à cartographier l'interconnexion des textes dans un corpus donné. À titre d'exemple, nous reprenons ici les grandes

---

<sup>2</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 16.

<sup>3</sup> Jean Poyeton, *Quelques principes de l'hypertexte*, Montréal, Université Laval, 1996.

<sup>4</sup> Philippe Sollers, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 75.

<sup>5</sup> Le Labex OBVIL abrite bon nombre de projets de ce type. On pense notamment au projet hypertextuel eBalzac dirigé par Jean-Gabriel Ganascia, Pierre Glaudes et Andrea Del Lungo, URL : [www.ebalzac.com](http://www.ebalzac.com). Pour en savoir plus, voir [obvil.paris-sorbonne.fr/projets](http://obvil.paris-sorbonne.fr/projets).

lignes d'une étude menée dans le cadre de notre thèse<sup>6</sup>. Pour cerner l'influence des sciences dans la critique littéraire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, nous avons entrepris un examen des autorités scientifiques citées dans un corpus de critique littéraire française (178 ouvrages publiés entre 1850 et 1920) : et c'est le recours à une méthode empruntée aux sciences sociales, sur le modèle de l'analyse de réseaux, qui nous a paru la plus à même de saisir la façon dont ces références intertextuelles sont convoquées, se connectent entre elles et interagissent avec les auteurs qui les citent. En représentant les liens entre plusieurs entités selon leur degré d'interaction et d'occurrence, la construction automatique de réseaux met en exergue les dynamiques du réseau ainsi que ses principaux acteurs.

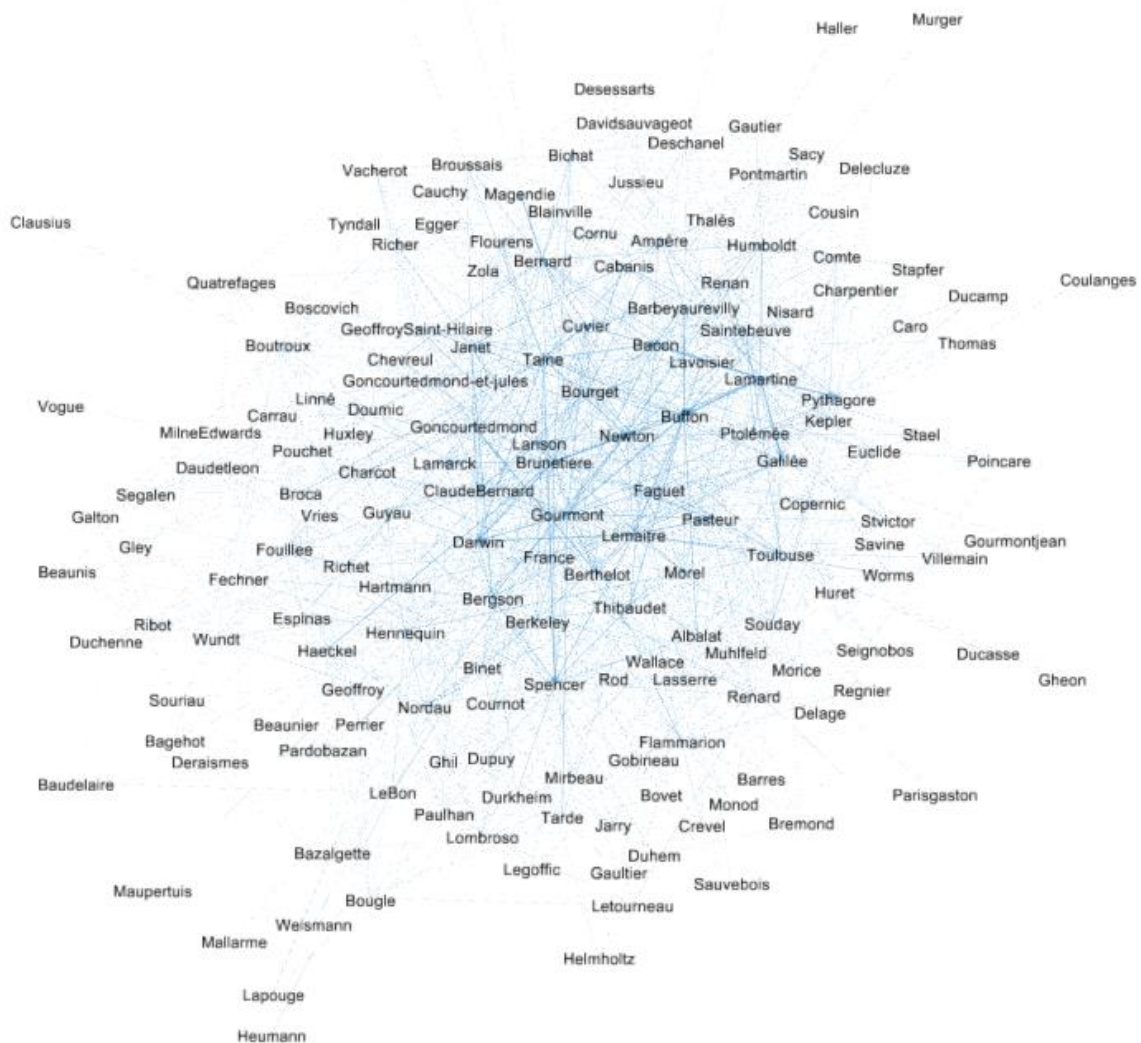


FIG. : Réseau global de critiques citant / savants cités  
(graphe dirigé de type « Force Atlas » par Gephi)

La disposition des noms et l'épaisseur des liens sont signifiants, et font notamment apparaître, au centre du réseau, les savants les plus influents et les critiques qui s'y réfèrent abondamment. Mais, on le voit, les graphes ne sont pas plus figés que les nœuds enracinés. Des reconfigurations multiples peuvent être

<sup>6</sup> Pour plus de détails sur les données et la méthode employées, se reporter à l'article : Riguet M. et Abi-Haidar A., « Autorités et réseaux d'influence dans la critique littéraire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Estrema : interdisciplinary magazine of humanities*, n°8, 2016, p. 195-220. URL : <http://www.estrema-cec.com/wp/?p=562>.

adoptées en fonction des questions posées, soit de l'entrée choisie pour introduire le réseau. La cartographie des interactions textuelles met surtout en avant le caractère dynamique des connexions.

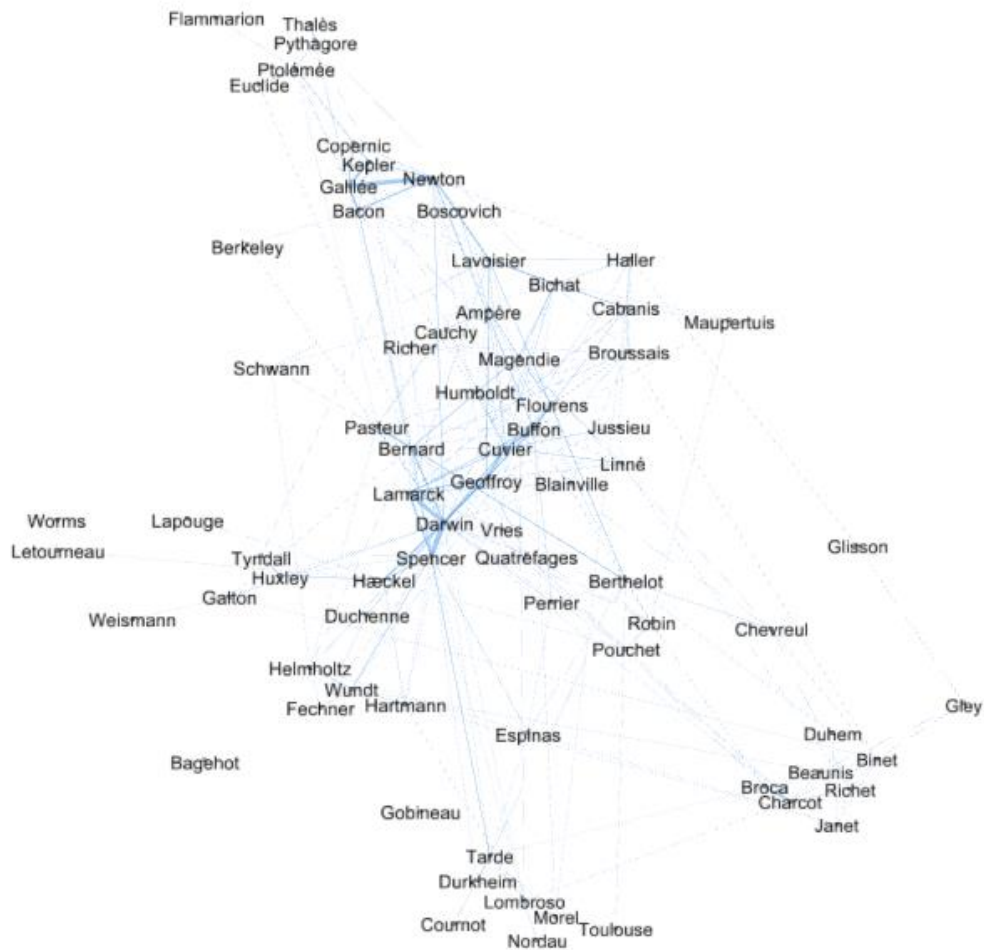


FIG. : Graphe non-dirigé de savants alignés selon leurs co-occurrences (Gephi)

Quoique cette étude intertextuelle porte sur des instances plutôt que sur des œuvres, elle illustre bien l'apport d'ordre méthodologique, d'abord, mais aussi épistémologique du numérique. Qu'elle se joue sur le plan sémantique, discursif, ou référentiel, la modélisation en réseau s'impose immédiatement afin de restituer l'interconnexion des textes de nos corpus. Cette mise à plat réticulaire de la littérature fait remarquablement écho au concept de rhizome avancé dans les années 1980 par Deleuze et Guattari :

Nous sommes fatigués de l'arbre. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines ni aux racelles, nous en avons trop souffert. Toute la culture arborescente est fondée sur eux, de la biologie à la linguistique. [...] La pensée n'est pas arborescente, et le cerveau n'est pas une matière enracinée ni ramifiée. Ce qu'on appelle à tort « dendrites » n'assurent pas une connexion des neurones dans un tissu continu. La discontinuité des cellules, le rôle des axones, le fonctionnement des synapses, l'existence de micro-fentes synaptiques, le saut de chaque message par-dessus ces fentes, font du cerveau une multiplicité qui baigne, dans son plan de consistance ou dans sa glie, tout un système probabiliste incertain, *uncertain nervous system*.

Beaucoup de gens ont un arbre planté dans la tête, mais le cerveau lui-même est une herbe beaucoup plus qu'un arbre<sup>7</sup>.

Face à la longue tradition du modèle arborescent – qui renvoie autant à l'arbre cartésien qu'à l'arbre évolutionniste –, Deleuze et Guattari opposent le rhizome à l'image des racines souterraines qui prolifèrent et se démultiplient, ou encore du réseau neuronal. Avec le rhizome, on entre dans le régime de la multiplicité. Il n'est plus de système binaire, d'un tout qui naîtrait de l'Un-Deux ; le tronc laisse sa place aux interactions. « Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, *intermezzo*. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance<sup>8</sup>... ». Surtout, l'ensemble réticulaire n'est plus pensé à partir d'un centre, mais de milieux multiples, viraux, sans porte ni sortie. La conjonction de coordination « et » prend le pas sur l'auxiliaire « être ». Le rhizome, sur le modèle des synapses du cerveau, permet de penser la littérature non plus sous forme d'une ligne généalogique, mais bel et bien d'un espace horizontal, réticulaire. Il offre un moyen de se figurer un réseau multiple et toujours croissant de textes interconnectés.

Si l'on suit le concept tel qu'il est posé par Deleuze et Guattari, la littérature numérique apparaît à l'écran sous une forme nouvelle. Elle est déterritorialisée et décentrée. Ce dernier aspect transparait par ailleurs dans la façon dont est abordée aujourd'hui, en analyse de réseaux, la notion de centralité. Différents calculs s'attachent à mesurer les indicateurs de centralité, selon qu'on souhaite privilégier l'une ou l'autre des implications d'un acteur dans le réseau. Dans un article qui fait désormais autorité<sup>9</sup>, Linton C. Freeman en établit différents types : la centralité de degré (*degree centrality*), par exemple, se calcule assez simplement sur le nombre de liens connectant un nœud à ceux qui l'entourent ; alors que la centralité d'intermédiarité (*betweenness centrality*) se réfère à la position d'un nœud sur des « lieux de passages » centraux du réseau, c'est-à-dire sur les chemins les plus courts reliant tous les nœuds entre eux. Appliquée à notre réseau de co-occurrences (Fig. ci-dessus), la centralité d'intermédiarité donne les mesures suivantes :

NOM	Buffon	Spencer	Tarde	Bernard	Newton	Hartmann	Espinas	Bacon	Darwin	Saint-Hilaire
MESURE	34.943	31.792	24.743	23.273	23.079	19.565	18.712	18.416	18.135	17.682

NOM	Pythagore	Ptolémée	Morel	Cuvier	Broca	Berkeley	Janet	Le Bon	Galilée	Perrier
MESURE	16.382	15.677	14.532	13.789	13.629	13.545	13.038	12.700	12.582	11.621

FIG. : Tableau des 20 savants ayant la centralité d'intermédiarité la plus forte

En d'autres termes, ce calcul met au jour les autorités intermédiaires reliant les foyers ou communautés disparates ; elles ne sont pas forcément celles qui pèsent le plus ou qui sont le plus citées dans le corpus de critique littéraire, mais elles tiennent une place centrale dans l'interconnexion du réseau. Si l'on cherche en revanche à calculer la centralité de proximité (*closeness centrality*) sur ce même réseau, c'est un autre classement qui s'obtient :

NOM	Buffon	Newton	Bacon	Darwin	Spencer	Bernard	Cuvier	Galilée	Saint-Hilaire	Pythagore
MESURE	0.0120	0.0120	0.0119	0.0119	0.0119	0.0117	0.0117	0.0117	0.0117	0.0117

<sup>7</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Milles plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 24.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>9</sup> Linton C. Freeman, « Centrality in Social Networks : Conceptual Clarification », in *Social Networks*, vol. 1, 1979, p. 215-239.

NOM	Espinas	Lamarck	Ptolémée	Berthelot	Janet	Kepler	Tarde	Berkeley	Pasteur	Perrier
MESURE	0.0116	0.0116	0.0116	0.0115	0.0115	0.0115	0.0115	0.0114	0.0114	0.0114

FIG. : Tableau des 20 savants ayant la centralité de proximité la plus forte

Cette troisième mesure traduit la distance moyenne entre une entité et le reste du réseau. Elle porte davantage sur le degré d'indépendance<sup>10</sup>, de proximité ou d'éloignement, d'une autorité avec son voisinage. Aussi la notion de centralité devient-elle plurielle selon les déterminations que l'on souhaite lui donner. Le réseau ne gravite pas plus autour d'un nœud, ne prolifère pas plus à partir d'une racine, que la littérature ne naît d'une œuvre ou d'un seul noyau.

### 3. Vers un *nexus* matriciel

L'exploration de l'intertextualité à l'aide d'outils informatiques et des méthodes d'analyse de réseaux nous conduit donc à repenser la littérature au prisme des trois premiers principes, au moins, du rhizome : la connexion, l'hétérogénéité et la multiplicité. La littérature numérique, interconnectée, intertextuelle, devient cet agencement « en connexion avec d'autres agencements<sup>11</sup> » théorisé par Deleuze et Guattari. Ce changement de représentation est loin d'être anecdotique, mais témoigne au contraire de la façon dont nos méthodes critiques amènent à une redéfinition ontologique de l'objet. Or cette redéfinition parachève la mutation de l'idée de littérature introduite progressivement depuis le XX<sup>e</sup> siècle via les notions d'*espace* et de *durée*. Il n'est d'ailleurs pas difficile de reconnaître derrière le concept de rhizome les influences des deux grands penseurs qui, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup>, ont déployé une philosophie de la vie à partir du modèle organique : Bergson et Whitehead. Bergson tire directement de l'organisme une compréhension nouvelle du temps :

Comme l'univers dans son ensemble, comme chaque être conscient pris à part, l'organisme qui vit est chose qui dure. Son passé se prolonge tout entier dans son présent, y demeure actuel et agissant<sup>12</sup>.

Cette vision n'entend plus l'histoire sous la forme d'une chronologie linéaire mais d'une durée continue. De ce fait, elle replace la littérature dans un temps dynamique, indivisible, actualisé en permanence, et recouvrant une suite d'œuvres imprévisibles. La théorie est aussitôt reprise par les critiques littéraires : Thibaudet en fait par exemple usage dès son étude sur Mallarmé, en montrant que « l'expression des choses implique un ordre différent de celui que figure la succession brute des choses : elle exige, par-delà le temps donné, le rétablissement du temps vrai<sup>13</sup> ». Or le numérique semble inscrire la littérature dans ce sillon. Sur le plan de la temporalité, en effet, il replace la littérature, plutôt que dans une chronologie faite de moments, souvent pensés en termes de continuités et de ruptures, dans un temps indivisible, actualisé en permanence. L'intertextualité positionne les œuvres dans un rapport de synchronie, non pas en reniant leur historicité, mais en envisageant celle-ci sous forme de relations qui durent et se prolongent ; le passé est remis en circulation, toujours actuel, toujours mouvant. La modélisation en réseau s'appuie davantage sur la notion de durée, dans laquelle il n'est pas de dépassement, pas de péremption. *In fine*, il semble qu'elle n'en affirme que mieux la littérature comme matière vivante.

<sup>10</sup> Cf. D. J. Brass and M. E. Burkhardt, « Centrality and Power in Organizations », in *Networks and Organizations*, Nohria N. et Eccles R.G. (ed.), Harvard Business School Press, Boston, 1992, p. 191-215.

<sup>11</sup> *Milles plateaux*, op. cit., p. 10.

<sup>12</sup> Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, Paris, Alcan, 1907, p. 16.

<sup>13</sup> Albert Thibaudet, *La Poésie de Stéphane Mallarmé* [1912], 5<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, « Nrf », 1930, p. 152.

La philosophie d'Alfred North Whitehead, surtout, nous permet de retracer de façon éloquente cette filiation entre le réseau et la pensée organique. Rappelons que Whitehead élabore, au début du XX<sup>e</sup> siècle, une métaphysique tout entière arc-boutée sur la logique, la physique et la biologie. Inspiré par les progrès des sciences de la vie, dont la récente théorie cellulaire, et par les travaux de son ami généticien William Bateson, il propose une représentation du monde bâtie sur un réseau de processus. Or c'est bien ce schème, baptisé *nexus*, qui se trouve des années plus tard à l'origine du rhizome de Deleuze. Whitehead reprend à son compte la structure logique mise en place par Wolff et qui ordonne les choses selon un principe de connexion ; en la décuplant par des connexions locales, il fait du *nexus* un réseau pluraliste, dispersé, et se propageant de proche en proche. L'intérêt de ce schème tient dans son pouvoir à servir de « matrice, d'où l'on tire, par dérivation logique, les idées qui conviennent aux situations singulière<sup>14</sup> ». Ainsi peut-il s'adapter aussi bien à un modèle organique tel que le réseau neuronal qu'à un modèle végétal tel que le rhizome. En d'autres termes, le *nexus* offre des potentialités logiques qui le rendent d'autant plus apte à pourvoir l'espace numérique d'une matrice déjà virtualisée. On le retrouve d'ailleurs très rapidement au cœur de l'imaginaire numérique. De façon anecdotique, nous pouvons relever au passage que le premier navigateur web, appelé dans un premier temps WorldWideWeb, reçoit par la suite le nom de Nexus. En conclusion, le schème de Whitehead ne fait pas modèle, et pour cause : il se veut, comme matrice, au cœur de cet archi-modèle qu'est le vivant.

## Conclusion : pour une ontologie relationnelle de la littérature

Le numérique marque donc, ce nous semble, le sacre d'une ontologie relationnelle de la littérature ainsi que le *nexus* nous permet de le penser. Les œuvres ne préexistent pas à leurs interactions, elles ne se donnent plus comme entités premières, mais surgissent à partir de leurs côtoiements intérieurs, cette fameuse « co-présence » traquée par Genette ou Kristeva. L'« inter-texte » se révèle « intra-connexion ». Avec le *nexus*, il n'y a pas d'unité présupposée. Une entité vivante émerge à travers des états instantanés du réseau, discontinus et hétérogènes.

Le caractère qui définit une personne vivante est un type bien défini de préhensions hybrides qui, dans l'ensemble des occasions qui constituent son existence, se transmettent d'une occasion à une autre<sup>15</sup>.

La littérature s'impose finalement via sa spatialisation numérique comme processus, comme « être-en-relation », sans cesse en mouvement, sans cesse en présence. Surtout, elle ne se conçoit plus du dehors mais directement du dedans, dans une multiplicité sans fin, sans commencement, et permanente. Or c'est ainsi qu'elle semble le mieux se manifester comme littérature-vie, sans plus se heurter aux limites de l'analogie ou à l'impossibilité d'une totale adéquation des modèles. En ce sens, nous voyons dans notre démarche critique le moyen de rompre avec une modélisation de la littérature impropre à rendre l'aspect profondément vivant de la littérature. Le numérique, à sa façon, finit d'accomplir le fantasme d'une critique littéraire érigée au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'ombre des sciences de la vie<sup>16</sup>.

C'est que le numérique, contrairement au biologique, au médical, au sociologique, etc., n'est pas qu'une méthode ni qu'un modèle ; il est aujourd'hui, dans un monde gagné par la virtualisation, le moyen que la littérature emprunte pour continuer à exister au cœur de la réalité humaine. Si, ainsi que

---

<sup>14</sup> Alfred North Whitehead, *The Principle of Relativity, with Applications to Physical Science*, Cambridge University Press, Cambridge, 1922, p. 8 ; cité et traduit par Bernard Saint-Sernin, *Whitehead : un univers en essai*, Paris, Vrin, 2000, p. 37.

<sup>15</sup> Alfred North Whitehead, *The Principle of Relativity*, *op. cit.*, p. 107 ; cité et traduit par Bernard Saint-Sernin, *op. cit.*, p. 160.

<sup>16</sup> Cf. notre thèse *La littérature laboratoire (1850-1914) : quand la critique défie la science*, Paris IV-Sorbonne.

l'avance Milad Doueïhi, le numérique, par-delà sa composante technique, devient une civilisation, la littérature qui passe du livre au réseau virtuel s'adapte à son temps. De ce fait, en tant que laboratoire numérique, la critique ne change pas foncièrement l'idée de littérature établie aux siècles précédents ; mais elle la convertit à la mesure de cet « humanisme numérique<sup>17</sup> » dans lequel se définit l'homme moderne. Et peut-être n'est-il justement pas de meilleure manifestation de la vie qu'une littérature apte à passer d'un support à un autre, d'une forme à une autre, mue par une stratégie vitale qui assure sa pérennité au milieu des hommes qui la pensent.

---

<sup>17</sup> Nous reprenons l'expression de Milad Doueïhi, cf. *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.